

Recherches sociographiques



Raymond LEMIEUX et Micheline MILOT (dirs), *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique*

Jean-Guy Vaillancourt)

Volume 37, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057050ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057050ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, J.-G. (1996). Compte rendu de [Raymond LEMIEUX et Micheline MILOT (dirs), *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 346–348.
<https://doi.org/10.7202/057050ar>

travail pastoral en paroisse pour combler le fossé qui s'est creusé entre les membres des organismes diocésains et les autres membres de l'Église diocésaine.

L'auteur est finalement amené à conclure que le pouvoir n'est pas là où on le croit ni là où on le dit et qu'en fait il y a «des pouvoirs» plutôt qu'un seul pouvoir dans l'Église diocésaine, comme c'est le cas aussi à Rome et dans les communautés religieuses. Espérons qu'après avoir étudié le diocèse de Québec, par rapport à ses régions et ses paroisses, l'auteur se servira de sa fructueuse méthode d'analyse pour étudier le pouvoir du Vatican en relation avec la Curie romaine, le synode des évêques, les conférences épiscopales et les diocèses. Bien plus que dans les diocèses, c'est à ce niveau que s'exercent les pouvoirs qui comptent vraiment dans l'Église. Quant aux communautés religieuses et aux paroisses, et à d'autres associations religieuses, elles devraient elles aussi être étudiées, mais il me semble qu'il est plus urgent et plus intéressant de se concentrer sur les diocèses et surtout sur le Vatican. Une approche transdisciplinaire comme celle qu'utilise Gilles Routhier me semble très prometteuse pour l'avenir des recherches sur l'exercice des pouvoirs dans l'Église catholique, et aussi dans les autres Églises et groupements religieux.

Jean-Guy VAILLANCOURT

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Raymond LEMIEUX et Micheline MILOT (dirs), *Les croyances des Québécois. Esquisses pour une approche empirique*, 1992, 383 p. (Les Cahiers de recherches en sciences de la religion, 11.)

Les textes de cet ouvrage collectif ont été rédigés par treize membres du Groupe de recherche en sciences humaines de la religion de l'Université Laval composé surtout de professeurs et d'étudiants diplômés de l'Université Laval et de quelques ex-étudiants devenus professeurs dans d'autres institutions. Ce groupe constitue depuis plusieurs années, grâce surtout à ses *Cahiers de recherches en sciences de la religion*, un foyer intensif de publication dans les sciences sociales de la religion, particulièrement en sociologie des religions. Ici, ils analysent les fonctions et l'évolution des multiples croyances religieuses des Québécois et les relations de celles-ci avec la société et la culture ambiantes, dans une perspective scientifique interdisciplinaire et selon une pluralité de méthodes empiriques.

Les études sur lesquelles ces écrits se basent sont des enquêtes exploratoires faites dans la région de la ville de Québec vers la fin des années quatre-vingt. Le livre comprend quatorze textes d'inégale longueur, mais de qualité étonnamment élevée pour ce genre de collection à première vue assez hétéroclite. L'avant-propos des deux maîtres d'œuvre de la recherche et de l'ouvrage, de même que le long chapitre d'entrée en matière méthodologique et théorique de Raymond LEMIEUX, assurent une belle cohésion à l'ensemble et permettent au lecteur de s'orienter dans une série d'analyses plutôt détaillées, pour ne pas dire minutieuses. Lemieux définit les croyances religieuses de façon opérationnelle en les présentant comme des ten-

tations de réponses provisoires à des questions de sens, comme une vaste nébuleuse représentant une réalité à la fois non contingente et conjoncturelle, comme des faits sociaux d'ordre anthropologique situés au confluent de l'imaginaire et du symbolique, comme des savoirs fragmentés marqués quand même d'une certaine cohérence. Pour lui, comme pour Émile Durkheim dont il se réclame, la religion est un phénomène naturel (ce qui ne nie pas qu'elle puisse aussi être une révélation) et une représentation comprenant des figurations de l'altérité qu'on peut repérer dans toute société, même moderne ou postmoderne. De plus, pour Lemieux, nous portons tous des croyances (même si elles ne sont pas toutes et toujours religieuses) et celles-ci sont à la fois illusoire et nécessaires. Le niveau des énoncés de croyances se distingue du niveau de la croyance et du croire, et encore davantage de celui de la foi, en ce qu'il est plus facilement observable et explicable. Ce qui intéresse ici le chercheur, c'est la vraisemblance rationnelle de ces croyances plutôt que leur vérité et leur authenticité, c'est leur éclatement et leur migration dans le champ du vécu, au-delà de leur homogénéité et de leur insertion institutionnelle originelles. Selon Lemieux, les croyances sont des faits de langage concernant des réalités perçues comme objectives. Elles sont non vérifiables par la raison, provisoires, souvent même éphémères, et pas très mobilisatrices.

Parmi les quelque 450 énoncés de croyances recueillis, les chercheurs ont réussi à distinguer quatre pôles : 1) les croyances « religieuses » proprement dites (45 %), 2) les croyances de type « cosmique » (25 %), 3) les croyances renvoyant au « moi » (18 %) et 4) les croyances de type « social » (11 %). Ces énoncés sont représentés graphiquement par deux axes, l'un vertical (le religieux et le cosmique), l'autre horizontal (le moi et le social). Cette structure de l'imaginaire est aussi une structure de marché où la cohérence minimale vient du consommateur qui a sa logique et de ses besoins propres. Dans notre culture éclatée, enfin, l'utilité a pris le dessus sur l'autorité, et le dire l'emporte sur le faire.

La deuxième section du livre comprend d'abord deux textes de Micheline MILOT, l'autre maître d'œuvre de la recherche. Elle s'attarde sur des questions de méthodologie et de typologie et amorce le processus d'analyse proprement dite des champs de croyances à partir de 140 entrevues de personnes de la région de Québec. Elle découvre cinq modèles types d'organisation des croyances à dominante *religion*, qui est la plus courante des quatre. Son analyse, et celle d'Alain LEBOEUF qui suit, arrivent à la conclusion que les sous-dominantes *cosmique*, *moi*, *social* sont capables d'influencer, voire d'infléchir la dominante *religion* jusqu'à en redéfinir le contenu, mais que l'inverse n'est pas vérifiable. « Quand on met en place une dominante autre que "religieuse", on a plutôt tendance à donner un statut secondaire aux signifiants "religieux" qui peuvent subsister » (p. 131).

Le chapitre de Leboeuf, comme celui de Gilbert GUINDON et Réginald RICHARD, analyse de façon plutôt technique les résultats des entrevues, établit des corrélations et teste des hypothèses, pour enfin aboutir à des profils et des typologies. Les auteurs concluent sagement en affirmant que leur recherche est exploratoire et ne vise qu'à soulever des interrogations. Le chapitre de Lemieux, qui clôt cette deuxième partie, porte sur les histoires de vie et sur la postmodernité religieuse qu'il définit comme « une formation de compromis sans cesse à reprendre, entre le sujet croyant et les institutions mass-médiatisées du croire » (p. 230).

Dans la troisième partie de l'ouvrage, la question de la croyance en « dieu » reçoit un traitement spécial. Même si au moins 85 % de la population québécoise croit en « dieu », ce mot renvoie quand même à une multitude de signifiés, pas seulement au Dieu personnel des grandes religions monothéistes, du catholicisme en particulier. S'appuyant sur des sondages

exploratoires auprès d'un groupe d'étudiants et d'un groupe d'adultes de classe moyenne de Québec, les chercheurs montrent que c'est quand même ce Dieu personnel qui reçoit le premier choix dans ces milieux, même si la croyance en un Dieu «cosmique» et en un Dieu «intérieur» est devenue très à la mode. Les croyances judéo-chrétiennes sont comme travaillées par les croyances cosmiques et celles du moi, alors que l'inverse n'est pas vrai. Le dieu des Québécois est donc encore perçu comme une entité personnelle, mais il est aussi de plus en plus conçu comme une force cosmique, intérieure ou sociale, un élément de la culture.

La quatrième partie de l'ouvrage, qui porte sur les nouvelles croyances «exotiques», contient deux chapitres. Celui d'Alain BOUCHARD conclut que ces croyances ont un caractère souvent énigmatique et qu'elles sont des reconstructions ludiques du sacré qui nous permettent de dire qui nous sommes et à quoi nous tenons. Le chapitre d'André COUTURE propose de son côté un modèle «médical» pour analyser les discours réincarnationnistes de Swami Prabhôda et de Shirley McLaine. Il conclut que la réincarnation apparaît «comme un maillon à l'intérieur d'une chaîne beaucoup plus vaste. Elle est un élément (important certes) d'une thérapie globale. Elle est elle-même un indicateur d'autre chose. On ne la défend que parce que l'on défend une certaine vision du monde» (p. 354).

Le chapitre qui clôt le livre, et qui est rédigé par Yuki SHIOSE et Jacques ZYLBERBERG, se démarque du reste de l'ouvrage du fait qu'il adapte des perspectives théoriques et axiomatiques différentes et qu'il est le résultat d'une recherche faite par observation participante, dans une quatrième année d'une école primaire en milieu populaire à Québec. Il porte sur l'organisation de la croyance par l'institution scolaire et particulièrement par l'enseignant, le boss-ami qui est le principal opérateur de la socialisation des écoliers. L'organisation et la régulation des croyances sont de l'ordre de la politique, une politique à la fois prémoderne, moderne et postmoderne, et de l'ordre de l'économique où se développe un marché en quête de dynamisme. Celles-ci s'opèrent dans un contexte de catholicisme culturel que les auteurs trouvent éminemment critiquable parce qu'aliénant.

En somme, cet ouvrage vient apporter de l'eau au moulin de la thèse de l'éclatement et de la reformation de la religion, à la thèse de la religion à la carte (par opposition aux thèses de la sécularisation ou du retour du sacré). La pratique a diminué, les appartenances se sont relâchées, mais les représentations, bien qu'explosées, n'en demeurent pas moins constamment reconstituées et reformulées. En fait, ce que nous dévoile un livre comme celui-ci, c'est que les réalités religieuses ne sont pas aussi simples et évidentes que le disaient les livres d'apologétique d'antan ou les prophètes de la mort de Dieu de l'époque moderne. Les sciences sociales de la religion, même quand leurs recherches sont des esquisses exploratoires comme c'est le cas ici, peuvent nous aider à mieux comprendre la crise culturelle et religieuse que nous traversons actuellement.

Jean-Guy VAILLANCOURT

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*
